

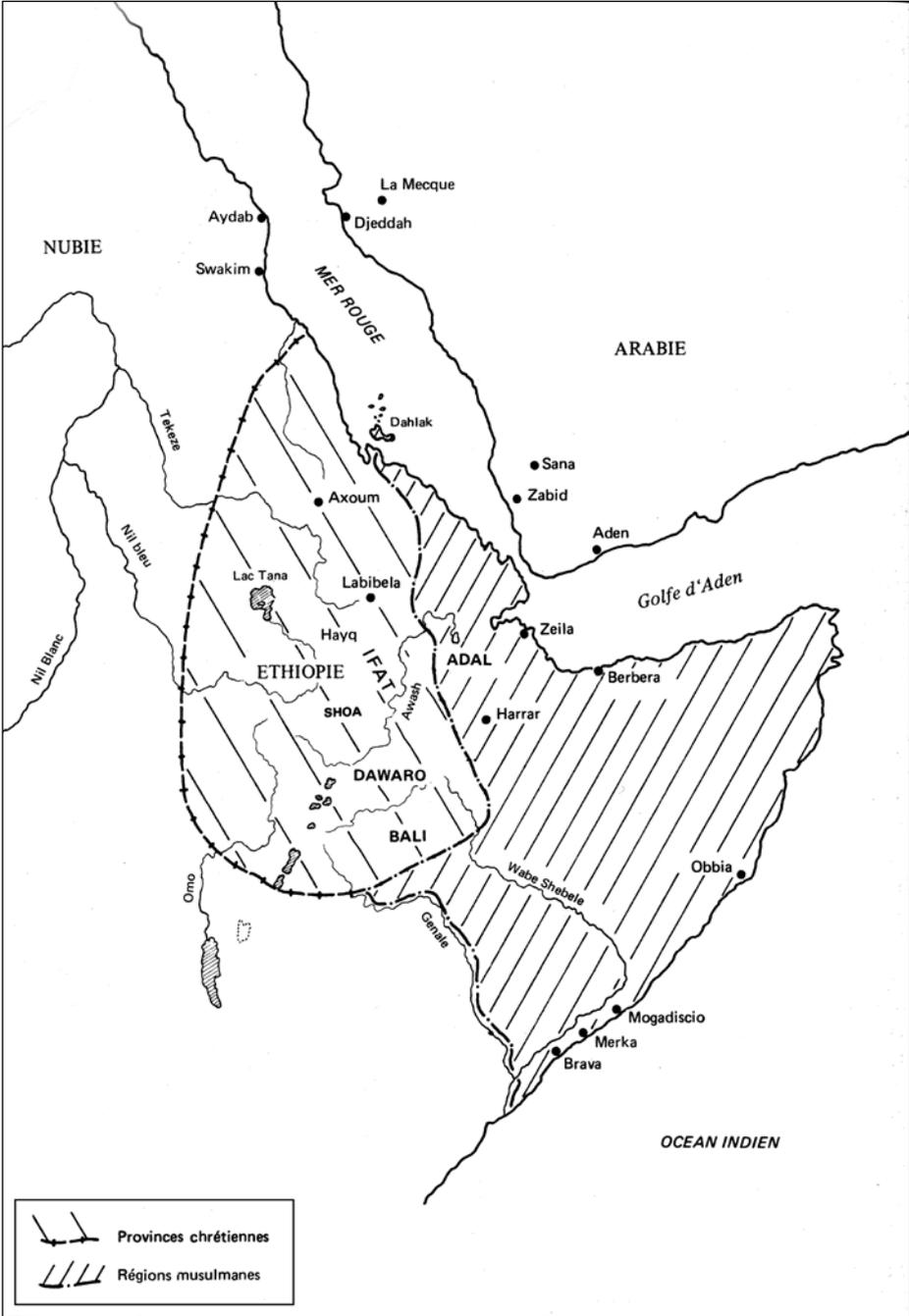
La Corne de l'Afrique : les Salomonides en Éthiopie et les États de la Corne de l'Afrique

Tadesse Tamrat

La géographie politique de la corne du XIII^e au XVI^e siècle

La géographie politique de la Corne de l'Afrique présentait, dès le dernier quart du XIII^e siècle, une grande complexité.

L'État le plus connu de la région était, dans les montagnes du nord de l'Éthiopie, le royaume chrétien qui, en 1270, venait de passer des mains des Zagwe à celles de la dynastie « salomonide ». À l'époque, les frontières de ce royaume s'étendaient approximativement, au sud, jusqu'aux districts septentrionaux du Shoa; vers l'ouest, à la région située à l'est du lac Tana et du cours supérieur du Nil Bleu; et, à l'est, jusqu'au bord du plateau éthiopien. Mais, en dehors de cet État chrétien, il existait dans la région un certain nombre d'entités politiques d'importance et d'étendue diverses. Immédiatement au nord-ouest de l'ancien royaume zagwe, au-delà du fleuve Takhazé, les Falacha (qu'on nomme aussi les Juifs d'Éthiopie) semblent avoir constitué un État indépendant, constamment en lutte contre des tentatives d'invasion chrétiennes. Le royaume de Godjam, mentionné par la tradition, paraît avoir existé dans le secteur montagneux immédiatement au sud du lac Tana. Mais il y a plus important: il y a tout lieu de penser, d'après les traditions historiques de la contrée, qu'un État puissant, le « royaume de Damot », dominait un vaste territoire au sud des gorges du Nil Bleu. On ne sait pratiquement rien de ce royaume africain très ancien, mais les traditions qui l'évoquent indiquent clairement que, longtemps avant l'apparition de principautés chrétiennes et musulmanes



L'Éthiopie et la Corne de l'Afrique (carte T. Tamrat).

dans la région, les rois de Damot exerçaient une véritable hégémonie sur tout le plateau de Shoa.

Il existait également dans la région des principautés musulmanes établies tout le long du littoral qui s'étend de l'archipel des îles Dahlak, dans la mer Rouge, à la ville somalienne de Brava, sur l'océan Indien. Cette situation géographique semble trouver son explication dans l'importance stratégique du littoral, dans les échanges entre le riche plateau de l'Éthiopie centrale et méridionale, la côte de l'Afrique orientale et les régions du golfe Arabe et de la mer Rouge.

Dès la fin du XIII^e siècle étaient apparues, avec ces échanges, des communautés musulmanes puissantes qui devaient constituer des principautés et diverses entités étatiques bien organisées dont les plus importantes ont été, à l'intérieur, Shoa, Awfāt, Dawāro, Hadyā, Fetegar, Bālī et Adal¹. Bien que les principaux établissements de la côte — Dahlak, Zaylā', Berberā, Maḡdashaw (Mogadiscio), Merka et Brava — paraissent plus imprégnés de culture islamique que leurs homologues de l'intérieur, ce sont ces communautés de l'arrière-pays qui s'appliquèrent avec le plus de constance — et même de bonheur — à la création d'un véritable empire musulman, sur la corne orientale de l'Afrique.

Peuples et langues

Conti Rossini, l'historien italien bien connu, a fort justement dépeint l'Éthiopie comme un « musée de populations ». Cette image, qui reflète l'antiquité et la complexité extrêmes d'un tableau ethnique et linguistique de l'Éthiopie, reste tout aussi valable pour l'ensemble de la corne. En dehors des groupes *congolais-kordofanien*² et *khoisan*, deux autres grandes familles de langues africaines, l'*afro-asiatique* et le *nilo-saharien*, sont largement représentées dans la région. Le groupe afro-asiatique vient en tête sur le plan de la répartition et de l'intérêt puisque l'on y parle trois de ses six branches : le *sémitique*, le *couchitique* et l'*omotique* — chacun étant à la source de dialectes amplement diversifiés. Il paraît évident que, pendant toute la période étudiée dans ce chapitre, la majorité des populations de la Corne de l'Afrique parlaient le couchitique, généralement divisé en *couchitique septentrional* (bedja), *couchitique central* (agaw) et *couchitique oriental*³. Dans

1. Si Al-'Umarī (trad. franç. M. Gaudefroy-Demombynes, 1927, p. 2) omet 'Adal, il cite néanmoins sept « royaumes musulmans en Abyssinie » : Awfāt, Dawāru, Arābabnī (autres formes : Arabaynī, Arababnī), Hadyā, Sharkhā, Bālī et Dārā. Cette liste sera reprise sans aucune modification et dans cet ordre par Al-Makrīzī qui les désigne sous le nom de « royaumes du pays de Zaylā, éd. 1895, p. 5.

2. Nous soulignons les termes qui servent à la classification des langues, car les spécialistes sont loin d'être d'accord sur la classification des langues africaines.

3. M. L. Bender, 1976. Harold Fleming apporte une contribution de premier ordre en démontrant comment l'omotique, précédemment classé « couchitique occidental », constitue une famille distincte de l'afro-asiatique.

ce qui est aujourd'hui le nord de l'Érythrée, les Bedja représentaient la population la plus septentrionale de la région. Au sud des Bedja, on trouve des utilisateurs de différents dialectes d'agaw vivant dans les hautes terres du centre et du sud de l'Érythrée (Bilin/Bogos); dans certains secteurs du Tigré; dans le pays des Zagwe, à Wag et à Lasta; dans celui des Falacha, à l'ouest du fleuve Takhazé; enfin, dans les régions montagneuses du Godjam, au sud et au sud-est du lac Tana. Il est fort possible qu'on ait encore pu rencontrer dans l'Amhara, aux XIII^e et XIV^e siècles, quelques enclaves de langue agaw. Toutefois, à l'intérieur de la corne, la plupart des terres étaient habitées par des locuteurs des langues et dialectes divers qui constituent le couchitique oriental, dont les deux principales subdivisions sont le *burji-sidamo* et le couchitique des plaines. Le *burji-sidamo* semble devoir être réparti dans le secteur aujourd'hui partagé entre le Shoa méridional, l'Aroussi, le Bālī et certaines parties du plateau de Harrar. Pour sa part, le couchitique des plaines était pratiqué, au nord, dans les basses terres, arides et chaudes, entre le bord du plateau éthiopien et la mer Rouge, dans tout l'arrière-pays, généralement peuplé de Somali, et dans certaines régions de l'Éthiopie contemporaine, au sud et au sud-est du lac Chamo — c'est vraisemblablement des alentours de ce lac que sont partis les peuples de langue *galla* qui ont essaimé au XVI^e siècle. Connus jusqu'à ces derniers temps sous le nom de *couchitique occidental*, l'omotique était probablement parlé par les habitants du sud-ouest de l'Éthiopie, entre la partie méridionale des gorges du Nil Bleu et le bassin de l'Omo. Si la plupart des langues très diversifiées qu'engendre l'omotique sont actuellement concentrées dans un périmètre assez restreint du bassin de l'Omo, l'existence du *chinacha* et du *mao*, qui lui sont apparentés, dans le sud-ouest du Godjam et dans le Welega respectivement, paraît indiquer que l'omotique s'est plus largement répandu dans toute l'Éthiopie du Sud-Ouest avant l'expansion des Galla au XVI^e siècle.

La troisième branche de l'afro-asiatique représentée en Éthiopie et dans la corne de l'Afrique est le *sémitique*. Du XIII^e au XVI^e siècle, les peuples qui ont exercé leur domination politique et culturelle dans cette région étaient, pour la plupart, de langue sémitique. Connues sous la dénomination collective d'*éthio-sémitiques*, les langues sémitiques d'Éthiopie sont nombreuses et variées. On croyait naguère qu'elles avaient été introduites dans le nord de l'Éthiopie, après -700, par des immigrants en provenance du sud de l'Arabie, mais cela ne paraît plus plausible. Des études plus récentes donnent à penser que leur histoire remonte beaucoup plus loin qu'on ne le supposait et l'on croit aujourd'hui que les deux branches, nord et sud, de l'éthio-sémitique se sont séparées trois siècles au moins avant l'essor d'Aksoum. Il apparaît que, dès la fin du XIII^e siècle, la répartition actuelle de ces langues avait déjà commencé à se dessiner. Le *guèze*, l'une des trois langues *éthio-sémitiques du Nord*, était la langue littéraire de l'Église éthiopienne depuis le IV^e siècle; en tant que tel, il a survécu jusqu'à nos jours en conservant intactes toutes ses formes originelles. Les deux autres, le *tigré* et le *tigrigna*, ont été et sont toujours parlées dans les provinces qui furent jadis les plus importantes de l'empire d'Aksoum: l'Érythrée et le Tigré. À l'exception de quelques communautés de langue tigré installées

sur la côte et dans le nord de l'Érythrée, les autres secteurs habités au temps de l'Empire aksoumite par des utilisateurs du tigré et du tigrigna sont, au XIII^e siècle, passés presque intacts au royaume chrétien d'Éthiopie. À l'opposé, les nombreux groupes de langues et dialectes qui constituent l'*éthio-sémitique méridional* ont connu une évolution historique beaucoup plus complexe dont les détails sont encore mal connus. Les dernières tentatives de classification de l'éthio-sémitique du sud en distinguent deux branches principales, respectivement baptisées « extérieure » et « transversale »⁴. Les utilisateurs de l'éthio-sémitique méridional « extérieur » (les *Gafat* et les *Gouragué* du Centre, du Nord et de l'Ouest) semblent avoir été le fer de lance de l'expansion sémitique en Éthiopie centrale et, pendant la période considérée, ils étaient arrivés à occuper un secteur géographique plus ou moins continu entre le cours supérieur de l'Aouache et les gorges du Nil Bleu, dans ce qui est aujourd'hui le Shoa occidental. Nous ignorons les débuts de leur histoire, mais il paraît certain qu'ils étaient installés dans cette zone avant l'établissement de l'Église chrétienne à Aksoum et avant l'expansion plus au sud de la nouvelle religion. Quelques groupes passent pour être restés en guerre avec l'Éthiopie chrétienne jusqu'aux XIV^e, XV^e et même XVI^e siècles. Les plus anciennes mentions d'utilisateurs de l'éthio-sémitique méridional « transversal » (*amharique, argobba, gouragué oriental, harrari*) donnent aussi à penser que les Amhara eux-mêmes n'avaient pas encore complètement adhéré au christianisme au début du IX^e siècle. Toutefois, ils commencèrent, dès lors, à s'intégrer à ce royaume chrétien qu'ils finirent par dominer à la fin du XIII^e siècle, lors de l'avènement de la dynastie dite « salomonide ». Retracer les débuts des autres branches de l'éthio-sémitique méridional « transversal » (*argobba, gouragué oriental et harrari*) est beaucoup plus difficile; ses utilisateurs semblent avoir été répartis au sud et au sud-est des Amhara et il est fort possible qu'ils aient constitué les premiers éléments des communautés musulmanes qui se sont répandues et développées dans le Shoa, l'Awfāt⁵ et sans doute aussi le Fetegar et le Dawāro. À cet égard, il importe de noter que l'antique ville fortifiée de Harrar et ses environs, là où le harrari et l'argobba sont parlés de nos jours, furent précisément les nouveaux centres politiques établis par les princes musulmans *walasma*, exilés d'Awfāt lorsque — nous le verrons dans le cours de ce chapitre — leurs anciens domaines finirent par être annexés par les chrétiens, à la fin du XIV^e siècle. À côté de ces branches de l'éthio-sémitique ainsi réparties à l'intérieur de l'Éthiopie d'un bout à l'autre du long couloir qui relie les hauteurs de l'Érythrée au bassin supérieur de l'Aouache, *on parlait également l'arabe: c'était la langue religieuse et commerciale pratiquée dans tous les établissements de la mer Rouge, du golfe et de l'océan Indien, tout au long des grandes voies commerciales et sur les grands marchés de l'intérieur; on a d'ailleurs retrouvé en plusieurs endroits des sépultures portant des inscriptions en arabe.*

4. M. L. Bender, 1976.

5. E. Cerulli, vol. I, 1941, pp. 32-34.

Les principautés musulmanes du littoral

Exception faite du royaume chrétien d'Éthiopie et de quelques-unes des principautés musulmanes les plus puissantes, on ne sait presque rien des nombreux États qui existaient certainement dans la région à la fin du XIII^e siècle.

Les vieux États africains — Falacha, Godjam, Damot —, comme les peuples islamisés qui abondaient sur le littoral et à l'intérieur de la corne, n'apparaissent dans l'histoire de la région que s'ils ont été militairement soumis par des voisins plus puissants, chrétiens ou musulmans. Aussi, le but de ce chapitre étant de faire ressortir, dans la mesure du possible, l'interaction de ces différentes entités politiques, convient-il de signaler dès maintenant que les données dont nous disposons pour reconstituer l'histoire politique et culturelle des populations de la corne ne concernent que l'Éthiopie et les plus puissants des États musulmans, tels que les sultanats d'Awfāt, de Dawāro, d'Adal et de Dahlak. Dans l'ensemble, l'étude de l'histoire locale de ces anciens États a été fort négligée. Nombreuses sont les recherches linguistiques et archéologiques qu'il faudra faire avant de pouvoir parler avec plus de certitude de la dynamique culturelle et politique de ces peuples.

Si donc, dans l'état actuel de nos connaissances, il semble difficile de fixer les grandes lignes et les caractéristiques structurelles de l'évolution pendant la période d'une grande partie des peuples de la corne, l'exploitation de quelques sources arabes permet de dresser un tableau succinct de différentes principautés musulmanes du littoral, nées avec le commerce et les échanges et plus ou moins bien connues et fréquentées par les marchands et négociants arabes.

Situées à l'extrême limite septentrionale de la corne, les îles Dahlak, qui commandent le canal de Masawah, constituent pratiquement, avec les îles Farsan situées sur le littoral de la péninsule Arabique, un pont entre le Yémen et la côte érythréenne, ainsi qu'une importante escale dans les relations méridiennes de la mer Rouge. Elles avaient déjà joué ce rôle dans l'Antiquité, et les musulmans occupèrent très tôt, au VII^e siècle, la plus grande d'entre elles — Dahlak al-Kabīr —, qui servit de lieu d'exil et de prison sous le règne des califes umayyades et ʿabbāssides, avant de tomber entre les mains de la dynastie zabīd du Yémen au IX^e siècle⁶.

Profitant des dissensions internes du monde musulman au XIII^e siècle, l'archipel put recouvrer son indépendance, s'érigea en émirat tourné vers le commerce, la piraterie et réussit à juguler les menaces des Mamlūk d'Égypte par une diplomatie active et par une politique efficace d'alliance occasionnelle avec les Mamlūk eux-mêmes, contre les tendances hégémoniques des souverains yéménites ou éthiopiens. Cette politique des rois de Dahlak fut fructueuse puisque l'archipel paraissait encore indépendant, au début du XVI^e siècle, à l'arrivée des Portugais⁷.

6. Voir *Encyclopédie de l'Islam*, t. II, 1965, pp. 92-93.

7. Voir G. Wiet, 1952, pp. 89-95.

Grâce à Ibn Baṭṭūṭa⁸, qui longea toute la côte orientale de l'Afrique, des côtes égyptiennes de la mer Rouge à Kilwa, nous disposons, pour le XIV^e siècle, de quelques détails sur la région comprise entre Zaylā' et Maḳdashaw (Mogadiscio). Zaylā' nous apparaît comme une ville habitée par une communauté noire, les Barbara, certainement les mêmes que les Barābir de Yākūt⁹, qui sont les Somali. La ville est très active dans le commerce, dans l'élevage des chameaux, des moutons et dans la pêche. L'atmosphère générale qui y règne est véritablement celle d'une grande agglomération confrontée aux problèmes de l'urbanisation et de la propreté.

Quant à Maḳdashaw, c'est une grande métropole commerciale. L'élevage des ovins permet à ses habitants de fabriquer « les étoffes qui tirent leur nom de celui de la ville et n'ont pas leurs pareilles. De Maḳdashaw, on les exporte en Égypte et ailleurs¹⁰ ». L'agriculture permet aussi de produire des bananes, des mangues, des légumes ainsi que du riz, base de l'alimentation. Le port de la ville est fréquenté par de nombreux bateaux qu'envahit dès leur arrivée une flottille *sunbūk* — de petites embarcations — qui doit certainement servir autant à la pêche qu'au petit transport des marchandises dans les environs de la ville. La ville est dépeinte comme une communauté très policée, où la convivialité et l'hospitalité caractéristique du milieu commerçant sont très développées. Une importante aristocratie formée par de puissants commerçants, des juriscultes et des fonctionnaires du sultan domine la ville. Le sultan lui-même — *shaykh*, d'après le témoignage d'Ibn Baṭṭūṭa — se trouve au sommet d'une solide organisation certainement née de la nécessité d'assurer au mieux les échanges. Nous avons peu de renseignements sur l'évolution politique de la dynastie et sur la classe politique pendant cette période, mais tout indique qu'autour du sultan de la ville la cour compte différents vizirs avec des fonctions administratives précises.

Dans ce monde cosmopolite, l'arabe coexistait avec la langue du pays, sur laquelle l'auteur ne nous informe pas, mais qui atteste toute *la force des structures culturelles africaines*, même si, avec les progrès de l'islamisation, l'enseignement du Coran était très développé: Ibn Baṭṭūṭa insiste beaucoup sur le grand nombre et la forte présence des *talaba*, et sur la prépondérance du rite *shafi'ite* sein de la population.

Les géographes arabes nous permettent aussi d'avoir des informations sur trois autres cités commerçantes du littoral somalien de la corne: Berberā, Merka et Brava. En fait, Berberā était fort connue dans l'Antiquité comme un important port. La ville et son hinterland ont été très bien décrits tant dans le *Périple* d'Hannon que par Ptolémée et Cosmas Indicopleustes. Cette importance n'a certainement pas dû décroître pour notre période, car le toponyme a pendant longtemps servi à dénommer le golfe d'Aden que les géographes arabes eux-mêmes désignaient indifféremment sous le nom de

8. Voir notamment Ibn Baṭṭūṭa, trad. franç. C. Defremery et B. R. Sanguinetti, 1853-1858, vol. II, pp. 179-181, et trad. franç. R. Mauny *et al.*, 1966, pp. 22-26.

9. *Yakut*, Wüstenfeld, 1866-1873, vol. I, p. 100; vol. II, p. 966; vol. IV, p. 602.

10. Ibn Baṭṭūṭa, trad. franç. R. Mauny *et al.*, 1966, p. 23.

« mer ou golfe de Barbārā ». Pour ces mêmes géographes, les Berābir, qui habitaient le pays et qui, précisaient-ils pour la plupart, étaient différents des Berbères, se distinguaient nettement des Waswahili et des Abyssins. Nous avons toutes les raisons de penser qu'il s'agissait bien des Somali¹¹. Sur le plan politique aussi, Berberā semble lié dans son évolution aux autres communautés musulmanes de la région, en particulier avec Zaylā', relativement proche, et avec le sultanat d'Adal, entre le IX^e-X^e siècle et le XIV^e siècle.

Situées à l'autre extrémité de la corne, les villes de Merka et de Brava semblent appartenir à l'emporium de Mogadiscio et de sa flottille, ce qui explique partiellement l'existence d'un circuit commercial régional non négligeable. Nous aurions affaire alors à un réseau d'échanges relativement dense qui unirait Mogadiscio aux deux autres ports beaucoup moins importants dans le commerce interrégional qu'étaient Brava et Merka.

Ces différentes communautés musulmanes constituaient véritablement autant de pièces maîtresses de ce qu'André Miquel a pu appeler un « échiquier commercial ». Elles tiraient aussi puissamment leur importance d'un très vaste arrière-pays, actif et riche.

Les États chrétiens et musulmans face aux communautés de religion traditionnelle africaine

Dès le X^e siècle, le développement des routes commerciales du golfe d'Aden vers l'intérieur de la Corne de l'Afrique constitua l'un des éléments capitaux de l'histoire de tous les peuples de la région. Même lorsqu'elles étaient un sujet de discordance entre les principales puissances de ce secteur qui s'en disputaient le contrôle, ces routes ont sans aucun doute contribué à toutes sortes d'influences réciproques entre populations locales d'appartenances culturelles, religieuses et linguistiques différentes. Des groupes venus de presque tous les recoins du pays ont plus ou moins joué un rôle dans l'évolution économique et politique déclenchée par l'ouverture de ces routes, particulièrement lors des mouvements prolongés d'expansion et de conquête des principaux États chrétiens et musulmans au cours de la période dont il est ici question. Dès le milieu du XIII^e siècle, même le royaume chrétien de Zagwe, en Éthiopie du Nord, avait cessé de considérer le sultanat de Dahlak comme sa seule porte de sortie vers la mer Rouge et empruntait le chemin de Zaylā' passant par ses provinces méridionales. Ce changement capital dans l'importance économique de Zaylā' peut être considéré comme un facteur déterminant qui a non seulement fait d'Awfāt l'État musulman dominant entre le golfe et le plateau du Shoa, mais déplacé peu à peu vers le sud le centre politique de l'Éthiopie chrétienne, ce qui a abouti à l'avènement de la dynastie « salomonide ».

11. Il faut préciser que le mot *Sōmāli* n'apparaît pour la première fois qu'au début du XV^e siècle dans un hymne éthiopien datant du règne du négus Isaac. Voir l'*Encyclopédie de l'Islam*, tome premier, pp. 1207-1208.

Yekuno-Amlak, fondateur de la nouvelle dynastie « salomonide », était l'un des chefs locaux de l'Amhara. De son origine et de ses débuts, nous savons peu de chose avec certitude. Cependant, les traditions sont unanimes à reconnaître en lui l'homme qui, en 1270, mit fin à la dynastie des Zagwe. Les sempiternelles polémiques entre souverains zagwe et « salomonides » dominent les annales de l'époque : une bonne part de l'histoire de Yekuno-Amlak a été agencée de façon à légitimer son avènement, comme s'il eût été la restauration de l'ancienne dynastie « salomonide » d'Aksoum. Cette conception a tant soit peu éclipsé les raisons d'ordre pratique qui paraissent offrir une meilleure explication du succès de Yekuno-Amlak et de ses partisans. Depuis longtemps déjà, les colonies chrétiennes des provinces les plus méridionales du royaume de Zagwe étaient intégrées à un vaste réseau de relations commerciales avec les principautés musulmanes échelonnées entre le golfe d'Aden et le plateau du Shoa. Toute la région du cours supérieur et moyen de l'Aouache était une zone frontière où les interactions entre chrétiens, musulmans et communautés pratiquant les religions traditionnelles duraient depuis au moins trois siècles.

La région semble faire partie des possessions du fameux « roi de Damūt », dont parle Ibn Khaldūn¹², et auquel les traditions chrétiennes reconnaissent un rôle prédominant au XIII^e siècle. Connue sous le nom de Motelami dans la tradition chrétienne, le « roi de Damūt » était un monarque païen ; l'existence des colonies chrétiennes et musulmanes établies sur le plateau du Shoa, au nord de la Haute-Ouache, dépendait toujours de ses bonnes grâces. Ce tableau des relations entre les communautés à croyances traditionnelles et leurs voisines chrétiennes et musulmanes avait commencé à prendre corps entre le X^e et le XI^e siècle au plus tard. Des chrétiens venus du nord de l'Éthiopie et des marchands musulmans du golfe d'Aden avaient alors installé dans ce secteur leurs communautés respectives. Au XII^e siècle, lorsque l'Éthiopie chrétienne connut un renouveau sous le règne des Zagwe, les chrétiens paraissaient avoir pris de plus en plus d'assurance : ils auraient même invité les Zagwe à intervenir pour eux. C'est à cette situation que se réfère très probablement la tradition zagwe lorsqu'elle évoque une expédition armée contre Damot¹³. Ce fut un échec : Damot ne tomba pas sous la tutelle du roi zagwe ; celui-ci et bon nombre des chrétiens à la tête desquels il avait marché sur Damot perdirent la vie dans la bataille. Et pourtant, l'ascendant zagwe sur les communautés chrétiennes paraît en avoir été renforcé et les chrétiens de la région se considérèrent désormais comme les sujets des rois zagwe. Leurs relations avec les provinces chrétiennes dans l'Amhara et, plus au nord, dans l'Angot et au Tigré se multiplièrent. Parmi ces chrétiens établis au Shoa, beaucoup faisaient du commerce à longue distance entre le Shoa au sud et le Tigré au nord. D'après une source ancienne sur le XIII^e siècle, ces négociants allaient au Tigré pour en rapporter du sel, qu'ils échangeaient au Shoa contre des

12. Ibn Khaldūn, trad. franç. de M. G. Slane, nouvelle éd. ; P. Casanova, vol. II, 1927, p. 108.

13. C. Conti-Rossini, 1903, pp. 22-26.

chevaux et des mules¹⁴. Il semble donc que les chrétiens, relativement peu nombreux, établis à l'époque dans ce qui est de nos jours le Shoa septentrional, s'étaient taillé une part importante dans le commerce intérieur du plateau éthiopien, au nord de la Haute-Aouache. Ils pratiquaient également l'agriculture mixte et des traditions fort anciennes présentent quelques-uns comme des fermiers prospères ayant une nombreuse famille, y compris un certain nombre d'esclaves. Disséminés sur de vastes étendues, ils étaient organisés en petites chefferies qui, toutes, semblent avoir été, à l'origine, tributaires des rois de Damot. Ces colonies très dispersées avaient un sentiment très vif de leur commune identité et de leur interdépendance : à l'apogée de la souveraineté zagwe à Lasta, elles paraissent avoir constitué avec leurs voisins d'Amhara une province chrétienne plus importante dans ce qui est le Wello actuel.

Côte à côte avec ces chrétiens vivaient les familles musulmanes établies sur les contreforts orientaux du plateau du Shoa. Ces deux communautés religieuses ayant tout d'abord été soumises aux rois de religion traditionnelle africaine de la région, il est vraisemblable que leurs établissements respectifs n'ont pas connu, à l'origine, de délimitations territoriales bien définies. De même que les chrétiens, les musulmans avaient un sentiment très vif de leur identité et partageaient la tradition attribuant à des Arabes de La Mecque la fondation de leurs communautés¹⁵. Au XIII^e siècle, ils formaient toutefois un certain nombre d'entités politiques indépendantes et concurrentes, qui tendaient à s'affranchir progressivement de la tutelle du chef de Damot. L'une d'elles, le « sultanat du Shoa », comprenait en fait de nombreuses principautés rivales dominées par de petits groupes familiaux originaires d'une même souche arabe. Peut-être la région connue plus tard sous le nom de Fetegar a-t-elle aussi fait partie de ces établissements étroitement associés. L'autre communauté musulmane importante était Awfāt ; c'est surtout au XIII^e siècle qu'elle acquit sa notoriété. Depuis leur installation, chacune de ces colonies avait été renforcée par un nombre croissant de conversions locales à l'islam. D'après l'analyse linguistique des noms des monarques, et d'après ce qu'a rapporté plus tard Al-Omarī (Al-ʿUmarī)¹⁶, chez les musulmans tout comme dans les communautés chrétiennes voisines, la fraction dominante de la population, du moins au Shoa, parlait éthio-sémitique. De même que leurs voisins chrétiens, ces musulmans bénéficiaient d'une vie relativement confortable, fondée non seulement sur des activités agricoles mixtes, mais aussi, beaucoup plus que chez les chrétiens, sur le commerce avec les pays lointains. Dans ce domaine, les musulmans étaient avantagés du fait que les routes caravanières entre le golfe d'Aden et le plateau du Shoa traversaient des contrées où, dès le XIII^e siècle, l'islam prédominait. Aussi avaient-ils la mainmise sur le négoce international. Néanmoins,

14. T. Tamrat, 1972, p. 82, note 1.

15. E. Cerulli, 1941, pp. 15-16; 1931, p. 43.

16. Al-ʿUmarī, trad. franç. M. Gaudefroy-Demombynes, 1927, pp. 1-2.

pour porter leur commerce plus loin vers l'intérieur et jusqu'au centre du royaume de Zagwe, il n'est pas douteux qu'il leur fallait coopérer avec les chrétiens du Shoa et de l'Amhara, qui paraissent avoir joué les intermédiaires et assuré le relais sur les hauts plateaux chrétiens, à l'aller comme au retour. Il est manifeste que cette interdépendance avait créé des intérêts nettement solidaires entre les communautés chrétiennes et musulmanes de la région. Grâce à l'importance croissante du port de Zaylā' sur le golfe, principal débouché commercial de l'Éthiopie centrale, cette association devint de plus en plus étroite et profitable. Bien qu'ils aient été conscients de leurs identités respectives, un esprit de tolérance mutuelle existait entre les deux groupes ; aussi est-il vraisemblable que, sur le plan religieux, aucun conflit majeur n'intervint dans ces zones frontalières au cours de cette période lointaine.

À la veille de l'avènement de Yekuno-Amlak, tout paraît donc indiquer l'importance du rôle joué par les communautés chrétiennes de l'Amhara et du Shoa en tant qu'intermédiaires commerciaux entre les secteurs musulmans et le reste du royaume de Zagwe au nord. Leur coopération économique avec les marchands renforçait leur influence tant à la cour des Zagwe que dans le reste des terres chrétiennes. On a bien l'impression qu'avant de devenir effectivement le nouveau monarque de l'Éthiopie chrétienne Yekuno-Amlak avait conclu de solides alliances avec chrétiens et musulmans du Shoa. Il est significatif que les plus vraisemblables des traditions le concernant soulignent le rôle joué par « ses guerriers » venus de plusieurs districts du nord du Shoa¹⁷. En outre, dans une lettre adressée à Baybars, sultan d'Égypte (1260-1277), il déclarait avoir de nombreux cavaliers musulmans dans son armée. L'une des très rares peintures représentant le nouveau roi nous le montre assis sur un trône élevé, entouré, d'après la légende de la toile, « de musulmans et d'esclaves¹⁸ ». Tout cela paraît indiquer que, beaucoup plus que la légitimité de sa prévention à « restaurer » la dynastie « salomonide » de l'antique Aksoum, c'est sa position économique, politique et militaire beaucoup plus forte¹⁹ qui a permis à Yekuno-Amlak de déposer le souverain zagwe. La conséquence principale de son succès fut de déplacer le centre de l'Éthiopie chrétienne vers le sud et de le fixer dans l'Amhara et le Shoa. Désormais, le royaume pouvait participer plus directement au développement rapide du commerce entre le golfe et l'intérieur de l'Éthiopie.

17. J. Perruchon, 1893, *Revue sémitique*, vol. I, p. 368. C. Conti-Rossini, 1922, pp. 296-297.

18. W. Wright, 1877 ; I. A. F. Mufāddal, trad. E. Blochet, 1973-74.

19. Cette puissance a bien été perçue par Marco Polo et par différents géographes et cartographes de l'Europe méditerranéenne à cette époque. Marco Polo (trad. franç. L. Hambis, 1955, pp. 292-293), en décrivant les guerres entre Yekuno-Amlak et les principautés musulmanes, note que les Abyssins « sont réputés les meilleurs hommes de guerre de toute la province ». Ces différentes informations seront reprises et amplifiées dans toute la cartographie méditerranéenne de l'époque. Voir Y. K. Fall, 1978, pp. 300-310.

Le royaume d'Éthiopie sous les Salomonides

Les premiers temps de la domination « salomonide » furent une période très difficile, au cours de laquelle la nouvelle dynastie dut affermir son autorité tant à l'intérieur du royaume chrétien que dans ses relations avec les peuples voisins. Deux des problèmes les plus épineux qui se posaient à elle étaient, d'une part, l'instauration de règles cohérentes de succession au trône, d'autre part, l'élaboration d'une politique efficace dans les relations islamo-chrétiennes, tant à l'intérieur de l'Éthiopie que dans le reste de la Corne de l'Afrique. Le problème de la succession fut résolu par la création d'une institution nouvelle au mont Geshen, désormais connu sous le nom de « montagne des Rois ». Tous les descendants mâles de Yekuno-Amlak, à l'exception du monarque régnant et de sa progéniture directe, étaient détenus sur les hauteurs inaccessibles de la montagne, dont plusieurs centaines de guerriers incorruptibles gardaient les pentes et les cols. Les princes y étaient traités avec tous les honneurs dus aux membres de la famille régnante et, dans les limites du mont Geshen, ils jouissaient de toutes sortes d'agrément. Isolés du monde extérieur et efficacement privés de toute relation sociale ou politique réelle avec le reste du royaume, la plupart de ces princes s'adonnaient aux études religieuses, dans lesquelles ils excellaient, et se distinguaient par leurs créations poétiques en langue guèze et par leurs compositions de musique sacrée. Lorsque le monarque régnant mourait sans laisser d'héritier parmi ses proches immédiats, on choisissait au mont Geshen l'un des princes, qui montait alors sur le trône. Ainsi, la « montagne des Rois » représentait un instrument constitutionnel ingénieux qui allait contribuer, durant toute la période que nous étudions dans ce chapitre, à sauvegarder à la fois la stabilité et la continuité du royaume chrétien.

Mais c'était une tâche beaucoup plus ardue que d'établir des relations harmonieuses avec les colonies et entités musulmanes dont la puissance grandissait dans la région comprise entre le golfe d'Aden et la vallée de l'Aouache. Au cours des cinquante premières années de l'hégémonie « salomonide », les relations entre chrétiens et musulmans avaient atteint un point d'équilibre forcé ; ce fut seulement sous le règne décisif de l'énergique Amde Tsion (1314-1344), petit-fils de Yekuno-Amlak, que le royaume chrétien étendit peu à peu sur cette région sa domination militaire, qui se maintint pendant toute la période que nous étudions. À l'époque où Amde Tsion monta sur le trône, l'Éthiopie chrétienne connaissait de graves dissensions internes. Ses territoires se limitaient aux anciennes possessions zagwe et à quelques annexions récentes de peu d'importance dans la région du Shoa. L'insécurité régnait en permanence de tous côtés, que ce fût dans les sultanats musulmans de l'Est et du Sud-Est ou dans les communautés juives (Falacha) et païennes qui s'étendaient du nord-ouest au sud-ouest et au sud. Amde Tsion, monarque essentiellement guerrier, entreprit sans tarder de s'attaquer en personne, méthodiquement, à chacun de ces problèmes. On ignore la chronologie exacte de ses premières campagnes, mais ce

roi nous dit lui-même, dans un acte de concession de terres, qu'il a mené des expéditions contre les chefs régnant à Damot et à Hadyā de 1316 à 1317 de l'ère chrétienne, et peu après contre le Godjam. C'est également vers cette époque que paraît avoir été annexée pour la première fois la région située au nord du lac Tana, dont les Falacha étaient les habitants les mieux connus. Chacune de ces campagnes fut victorieuse et les secteurs mentionnés furent intégrés au royaume chrétien. La conquête de ces provinces de l'intérieur dota Amde Tsion de vastes réserves d'hommes pour son armée et lui assura un net contrôle sur les points terminaux du commerce en provenance du golfe d'Aden. Le roi se trouvait ainsi en position de force pour s'imposer à l'ensemble des communautés musulmanes échelonnées entre le golfe et la vallée de l'Aouache. Outre Awfāt, devenue la principauté islamique la plus importante depuis le règne d'Omar Walasma, les centres de population musulmane de Dawāro, Sharkha et Bālī vivaient essentiellement du commerce qui se pratiquait avec les pays lointains, dans la région dont Amde Tsion venait de s'emparer.

Les effets de cette nouvelle sujétion économique vis-à-vis du roi commençaient à se faire sentir. Cette dépendance créa, semble-t-il, un climat de malaise et d'hostilité au conquérant dans la plupart des milieux musulmans.

Parmi ces communautés, celle d'Awfāt avait acquis une prééminence politique et militaire durant le règne d'Omar Walasma, qui était contemporain de Yekuno-Amlak. Quelques années avant 1332, Amde Tsion se plaignait de ce que la liberté de circulation de ses sujets chrétiens était restreinte par Aḳ al-Dīn, petit-fils d'Omar Walasma : l'un d'eux aurait été capturé et vendu comme esclave par les musulmans. L'incident servit de prétexte à l'armée chrétienne pour envahir Awfāt et ses dépendances. La ville fut mise à sac et le sultan périt dans la bataille. Bien que Deradir, son fils, poursuivît courageusement la lutte avec l'aide des pasteurs musulmans dans les plaines à l'est d'Awfāt, toute résistance fut bientôt brisée : Awfāt fut alors réduit par Amde Tsion au rang d'État tributaire, pour la première fois de son histoire, et des garnisons militaires occupèrent les positions clés du territoire. Dès lors, les autres grandes principautés musulmanes se hâtèrent de faire la paix avec Amde Tsion, et deux d'entre elles au moins – Dawāro et Sharkha – conclurent, dit-on, un traité d'amitié avec lui. La victoire militaire remportée sur Aḳ al-Dīn prit alors toute sa signification et, grâce à la conquête antérieure des principautés de religion traditionnelle de Hadyā, Damot et Godjam, le roi Amde Tsion se trouva, en moins de dix ans de règne, à la tête d'un royaume chrétien enrichi de vastes territoires. Nous examinerons brièvement, plus loin, la structure administrative qu'il appliqua pour garder sous sa ferme autorité et gouverner efficacement un empire aussi étendu. Mais il faut noter ici que les soulèvements contre l'autorité d'Amde Tsion restaient fréquents non seulement dans les provinces récemment annexées, mais aussi dans d'autres régions relativement mieux intégrées au royaume. Vers 1320, par exemple, il dut aller réprimer une révolte locale des chrétiens dans le nord de la province du Tigré. Peu de temps après, il semble que le roi soit parti en campagne, cette fois,

jusqu'à la côte de l'Érythrée²⁰. Mais les révoltes les plus graves auxquelles le monarque dut faire face éclatèrent en 1332 : plusieurs régions très éloignées se soulevèrent simultanément et ces rébellions entraînent les fameuses conquêtes royales de cette même année. Les opérations militaires et les annexions de 1332 nous sont bien connues²¹. Rappelons seulement qu'elles aboutirent principalement à réduire les grandes principautés musulmanes d'Ifat, Dawāro, Sharkhā et Bālī à un statut plus sévère d'État tributaire, tandis que les chrétiens voyaient leur position militaire renforcée sur tous les fronts. À partir de cette époque, la renommée des exploits d'Amde Tsion se répandit largement au Moyen-Orient et l'historien arabe Al-ʿUmarī, qui était son contemporain, parle de lui en ces termes : « On dit qu'il a sous sa main quatre-vingt-dix-neuf rois et qu'il complète la centaine²² » ! Bien qu'il s'agisse là presque certainement de chiffres fantaisistes, Al-ʿUmarī comprenait expressément parmi les États tributaires d'Amde Tsion ce qu'il appelait « les sept royaumes musulmans d'Éthiopie », parmi lesquels Awfāt, Dawāro, Sharkhā et Bālī.

Les États musulmans et l'Éthiopie

Le vaste empire ainsi édifié par Amde Tsion et gouverné par ses descendants, sans beaucoup d'annexions territoriales supplémentaires, jusqu'au XVI^e siècle ne formait pas, pour autant, un État unitaire. Au mieux, peut-on y voir une confédération assez lâche d'un grand nombre de principautés disparates sur les plans religieux, ethnique et linguistique et dont la cohésion dépendait surtout de la suprématie du pouvoir central.

Chaque fois que l'autorité de la cour se relâchait tant soit peu, chacun des vassaux n'était que trop tenté de faire acte d'indépendance. Durant la majeure partie de la période étudiée ici, la plupart de ces principautés restèrent administrées par leurs princes héréditaires, sous l'autorité suprême des empereurs chrétiens. C'est encore Al-ʿUmarī qui décrit le mieux, à l'époque, les relations qui existaient entre les rois chrétiens et les principautés vassales nouvellement annexées : « Bien que tous les souverains de ces royaumes se transmettent le pouvoir héréditairement, nul d'entre eux n'a son autorité propre que s'il est investi par le souverain d'Amhara. Quand l'un de ces rois vient à disparaître et qu'il reste des mâles de sa famille, ils se rendent tous auprès du souverain et ils emploient tous les moyens possibles pour gagner sa faveur, car c'est lui... qui a sur eux l'autorité suprême et ils ne sont devant lui que des lieutenants²³ ».

En écrivant ces lignes, Al-ʿUmarī ne pensait qu'aux États tributaires musulmans, mais cette description reflète l'organisation essentielle qui

20. B. Turaiev, 1905, p. 53 ; T. Tararat, *JEA*, 1972, pp. 95-96.

21. J. Perruchon, J. A. série 8, vol. XIV, 1889, pp. 271-363, 381-493.

22. Al-ʿUmarī, trad. franç. M. Gaudefroy-Demombynes, 1927, pp. 25-26.

23. Al-ʿUmarī, trad. franç. M. Gaudefroy-Demombynes, 1927, p. 19.

caractérise l'ensemble de l'empire chrétien à cette époque. L'importante armée que les empereurs chrétiens entretenaient en permanence comme symbole de leur puissance restait indispensable pour assurer la soumission permanente des territoires vassaux. Des contingents impériaux tenaient fréquemment garnison dans ces provinces, spécialement durant les premiers temps qui suivaient la conquête. L'encadrement de ces troupes était assuré par une hiérarchie de dignitaires titrés qui agissaient sans en référer aux princes héréditaires locaux et qui restaient étroitement liés à la cour impériale. En règle générale, les soldats des garnisons qui occupaient les territoires nouvellement conquis se recrutaient dans d'autres régions, parmi des populations de race et de langue différentes : ainsi réduisait-on au minimum tout risque de conflit et de manque de loyalisme. Ces postes militaires veillaient à ce que la moindre rébellion locale fût immédiatement réprimée, à ce que le tribut annuel fût dument versé à l'empereur, à ce que les grandes voies commerciales restassent ouvertes à la circulation en toute sécurité, enfin à ce que la volonté de l'empereur fût respectée en tout point. En cas de troubles locaux que la garnison était impuissante à juguler, l'officier commandant la place en référerait à l'empereur qui dépêchait en renfort des troupes stationnées dans les territoires voisins ; si l'affaire était très grave, comme ce fut le cas en 1332, le monarque en personne prenait la tête d'une expédition contre les rebelles.

Ce système resta, dans ses grandes lignes, la caractéristique de la période « salomonide » jusqu'au début du XVI^e siècle ; l'empire était alors devenu si hétérogène et si difficile à gouverner que les rois ne pouvaient en empêcher le démembrement qu'en maintenant constamment la cour sur le pied de guerre, prête à tout moment à se porter là où l'exigerait la gravité des événements. Cela explique, plus que toute autre raison, les déplacements constants de la cour et l'absence de tout grand centre urbain durant cette période.

La structure politique de l'Empire éthiopien

C'est depuis ces camps volants que les rois « salomonides » administraient leurs immenses territoires. Toutefois, en dépit de son caractère itinérant, la cour impériale restait le centre de la vie économique et politique de tous les sujets du royaume ; elle constituait une sorte de creuset dans lequel se fondaient leurs différences culturelles et linguistiques. La structure et l'organisation interne de la cour ont été exposées en détail ailleurs²⁴. Qu'il nous suffise de dire ici que le rôle joué par cette cour « nomade » correspondait en tout point à celui d'une capitale fixe. Une foule de gens venus de tous les coins de l'empire la suivaient dans tous ses déplacements. L'armée nombreuse et la garde royale qui lui étaient attachées en permanence étaient recrutées dans toutes les possessions

24. T. Tamrat, 1972a, pp. 103-106 et 269-275.

de la couronne, et leurs officiers devaient sans cesse escorter le monarque dans tous ses déplacements. La cour comptait, en outre, les milliers de personnes de l'entourage et de la maison de l'empereur et tous ceux qui accompagnaient les nombreux hauts fonctionnaires impériaux. Des prêtres spécialement affectés à la cour suivaient celle-ci dans ses voyages pour desservir les nombreuses chapelles royales et répondre aux besoins spirituels du roi et de son entourage. Où qu'il s'installât, le camp royal devenait plus ou moins un centre d'échange de provisions et marchandises; aussi les négociants, artisans et corps de métiers, tant chrétiens que musulmans, s'y pressaient-ils pour y offrir leurs articles et leurs services. En saison sèche, lorsque les déplacements étaient plus faciles, la cour voyait sans cesse affluer, en outre, de nombreux sujets venus des provinces; princes vassaux et gouverneurs locaux apportaient leur tribut, tandis que beaucoup d'autres sollicitaient la justice du monarque et de ses conseillers sur quelque litige difficile à résoudre. Ainsi, à tout moment, le nombre de personnes vivant au camp impérial était aisément comparable à la population d'une ville moyenne. Tout comme une agglomération urbaine classique, le camp du roi jouait un important rôle d'unification en rapprochant des milliers d'individus séparés par la langue, la race et la religion. En un sens, cette cour nomade remplissait cette fonction bien plus efficacement que ne l'eût fait une cour sédentaire. Dans le cas d'une cité permanente, le mouvement des ruraux est à sens unique, vers la ville. Au contraire, cette cour itinérante, outre qu'elle accueillait les habitants des campagnes, nouait – du fait de ses perpétuels déplacements d'une extrémité à l'autre de l'empire – des relations beaucoup plus dynamiques avec chacune des régions qu'elle traversait. Son rôle unificateur s'étendait ainsi à des territoires beaucoup plus vastes.

Ce constant va-et-vient entre la cour et le pays a sans aucun doute contribué à l'assimilation culturelle et à l'intégration politique de milliers d'Éthiopiens de toutes origines qui s'y sont trouvés mêlés. C'est particulièrement vrai des très nombreux prisonniers de guerre ramenés des territoires récemment conquis. Beaucoup d'entre eux étaient incorporés dans l'armée chrétienne; les autres se voyaient affectés au service de la maison du monarque ou des innombrables dignitaires. Il semble bien, d'autre part, que des membres des familles qui exerçaient le pouvoir héréditaire sur les principautés vassales aient vécu à la cour soit à titre de véritables otages, soit en visite prolongée chez leur suzerain. Avec le temps, beaucoup de ces personnages conçurent un profond attachement personnel à l'empereur et à sa famille et furent prêts à occuper des postes clés dans les hautes sphères du pouvoir, soit à la cour impériale, soit dans les provinces. Cependant, le séjour de la cour impériale dans une même région étant assez bref, les contacts noués avec la population locale restaient passagers, superficiels, quand ils ne revêtaient pas un caractère d'oppression. En effet, des réquisitions massives semblent avoir pesé sur la région visitée qui devait assurer le ravitaillement et le service de la cour, et, en définitive, la visite du monarque et de sa nombreuse suite n'était sans doute pas des plus agréables pour la majorité de la population locale. En conséquence, le rôle intégrateur de la

cour itinérante s'en trouvait sérieusement réduit. En réalité, la seule autorité que les empereurs pouvaient exercer sur leurs territoires vassaux resta toujours basée sur le gouvernement indirect. Malgré la nomination d'une foule de fonctionnaires titrés qui gravitaient autour de la personne royale, à la cour et aux divers échelons des provinces, aucun système d'administration impériale centralisée ne vit jamais le jour, et la vie quotidienne de la population dans les différentes chefferies et principautés resta avant tout régie par les usages locaux. C'est en partie pour atténuer ce particularisme local que les monarques et leur pesante suite devaient se rendre régulièrement en visite dans les principales régions de l'empire.

Les conquêtes d'Amde Tsion entraînent une augmentation des effectifs de la cour et de l'armée. Elles firent aussi du roi et de ses successeurs de très riches potentats. Une grande partie de cette opulence provenait des tributs réguliers qu'ils levaient sur tous les territoires vassaux. Tout vassal qui ne payait pas le tribut était coupable de haute trahison, bien souvent sanctionnée par la disgrâce, l'arrestation, voire même la peine capitale. Les annales de l'époque ne nous éclairent guère sur les bases économiques de l'empire, mais le grand nombre de concessions foncières que l'histoire attribue aux rois « salomonides » semble indiquer que l'un des secrets de leur puissance était l'octroi de fiefs aux nombreux sujets qui leur étaient fidèles, en récompense de services rendus. Et puis, après la conquête des territoires musulmans des marches de l'Est, il semble bien que la mainmise des empereurs sur le commerce leur ait assuré des revenus très confortables. Les rois s'étaient assurés le contrôle militaire absolu sur les régions de l'intérieur, où, de tout temps, les musulmans s'étaient approvisionnés en esclaves habasha, qui se vendaient très cher au Proche-Orient. En outre, certains des pays nouvellement conquis fournissaient l'or et l'ivoire, qui sont fréquemment cités comme les deux articles d'échange les plus importants de la région.

Par ailleurs, les terres fertiles du plateau éthiopien fournissaient aux villes côtières, de part et d'autre de la mer Rouge, les céréales et les fruits frais dont elles avaient grand besoin. Ces opérations commerciales, menées dans toute la région, rapportaient aux empereurs de deux manières. Tout d'abord, ceux-ci frappaient toutes les marchandises échangées d'une sorte de taxe d'import-export. En second lieu, ils se mirent bientôt à participer directement au commerce avec les pays lointains, plaçant leurs capitaux dans des caravanes richement approvisionnées, qui voyageaient sous la conduite d'agents de la couronne. À la longue, cependant, les succès obtenus par les chrétiens dans les provinces de l'intérieur n'aboutirent, en fait, qu'à favoriser le relèvement et la réorganisation de la puissance musulmane dans la région comprise entre Zaylā' et les frontières des principautés d'Ifat, de Dawāro et de Bālī. Ce renouveau des communautés islamiques fut, une fois encore, conduit par une branche dissidente de la famille d'Omar Walasma, qui transporta son quartier général sur le plateau du Harrar, d'où ces chefs tissèrent un réseau remarquable d'alliances musulmanes à travers la vaste région qui s'étend des îles Dahlak, dans la mer Rouge, à la côte des Somali, sur l'océan Indien, ainsi que dans tous les pays arabes environnants. Cette évolution a été décrite ailleurs en détail et il suffit de dire ici que le feu de l'opposi-

tion musulmane à la domination chrétienne couva toujours sous la cendre dans cette région, jusqu'au XVI^e siècle, époque où éclata la *djihad* prêchée par l'imam Ahmad Ibn Ibrahim (vers 1527-1543), que l'on nommait aussi Gagne.

Le renouveau de l'Église éthiopienne

À part les conquêtes et l'expansion territoriale que nous avons brièvement passées en revue, l'une des conséquences marquantes qu'eut l'ascension de l'État chrétien sous le règne des empereurs « salomonides » fut le renouveau de l'Église éthiopienne, qui tenta à maintes reprises d'évangéliser l'Éthiopie intérieure. À l'avènement de la dynastie « salomonide » en 1270, l'Église n'était fermement implantée que dans les antiques provinces de l'Érythrée centrale et méridionale – Tigré, Wag, Lasta, Angot et Amhara –, et dans une partie des hauteurs du Shoa qui séparent le bassin de l'Abbaï de celui de l'Aouache. En général, plus on descendait vers le sud, plus la position de l'Église à cette époque était faible et précaire. Tous les grands centres d'éducation chrétienne étaient encore situés au Tigré et à Lasta, berceau des Zagwe et siège épiscopal des évêques égyptiens. Aussi ne pouvait-on faire d'études de théologie et être ordonné prêtre qu'en passant de longues années dans ces régions du royaume zagwe. Apparemment, très rares étaient les individus originaires des régions lointaines du Sud éthiopien qui en avaient la possibilité, et l'existence de l'Église au Shoa du Nord ne tenait pas tant à l'autorité spirituelle du clergé local qu'à l'attachement indéfectible des quelques familles chrétiennes inégalement réparties dans toute la région. Même dans l'Amhara, plus au nord, c'est seulement à la veille de l'avènement de la dynastie « salomonide » que la tradition rapporte la fondation d'une importante école monastique sur la petite île du lac Hayq par un moine de Lasta, Jesus-Mo'a, personnalité remarquable qui devait lui-même sa formation religieuse à l'antique monastère de Debré Damo, dans le Tigré. Avec l'avènement de la nouvelle dynastie et le déplacement du centre du royaume vers le sud, l'Amhara et le Shoa du Nord commencèrent à se doter d'un grand nombre d'écoles religieuses qui devinrent bientôt les foyers d'une propagation de la foi chrétienne dans toutes les directions. Les deux puissants moteurs de cette expansion furent d'abord le réveil à l'intérieur de l'Église elle-même, qui semble s'être amorcé dès la période zagwe, et, en second lieu, l'engagement particulier pris par les empereurs « salomonides » d'implanter l'Église dans toutes leurs possessions. Certes, les rois zagwe s'étaient, pour la plupart, également engagés vis-à-vis de l'Église, mais leurs successeurs « salomonides » disposaient, pour épauler les efforts du clergé éthiopien, d'une autorité et de ressources autrement étendues.

Presque tous les nouveaux monastères qui s'établirent peu à peu dans l'Amhara et le Shoa à partir du dernier quart du XIII^e siècle avaient un rapport

plus ou moins direct avec l'école de Jesus-Mo'a, dans l'île du lac Hayq. Leurs fondateurs avaient eux-mêmes suivi son enseignement, ou avaient fait leurs premières études sous la direction d'un de ses disciples. Durant les cinquante premières années du règne des « Salomonides », et avant les grandes conquêtes d'Amde Tsion, seuls l'Amhara et le Shoa du Nord offraient la sécurité nécessaire à l'implantation monastique.

Dès l'origine, l'Église éthiopienne avait été profondément imprégnée des traditions monastiques des déserts égyptiens et de la vallée du Nil et, lorsqu'ils fondèrent leurs communautés, les disciples de Jesus-Mo'a suivirent rigoureusement les règles des anciens cénobites, saint Antoine et saint Pacôme. L'étude des traditions historiques de ces couvents montre clairement qu'à l'origine leurs fondateurs étaient animés non pas tant par le prosélytisme que par la recherche de leur salut personnel. Presque toujours, le fondateur décidait simplement de « se retirer du monde » pour aller vivre, loin de son village, dans un ermitage isolé : le site choisi était fréquemment une grotte naturelle au flanc d'une montagne déserte et, si les anciens monastères éthiopiens sont pour la plupart situés en des lieux inaccessibles, c'est probablement en raison de ces origines historiques. Dans un premier temps, le fondateur vivait seul, ou en compagnie de quelques jeunes disciples. Pendant les premières années, ces anachorètes menaient une vie sévèrement ascétique, entièrement consacrée à la prière ou à la méditation ; ils observaient un jeûne cruel et s'infligeaient même des mortifications corporelles. Après s'être d'abord nourris de fruits sauvages, ils entreprirent de défricher les terres avoisinant l'ermitage pour cultiver des légumes et d'autres plantes. Peu à peu, ils entraient en rapport avec les habitants de la région qui ne tardaient pas à admirer le zèle religieux de la communauté et colportaient alors dans les régions voisines la réputation de sainteté dont jouissaient le fondateur et ses compagnons. L'ermitage commençait alors à recevoir la visite de personnes pieuses et aussi de simples curieux. Certains visiteurs finissaient par y entrer eux-mêmes, tandis que d'autres se contentaient d'établir des liens spirituels avec le fondateur, de solliciter sa bénédiction et ses prières et de faire des offrandes à la communauté. Avec le temps, l'influence spirituelle de ces moines s'amplifiait et, pour peu que la situation géographique le permît, elle pouvait aller jusqu'à s'étendre aux membres de la maison du gouverneur de la province, voire aux familiers de la cour « salomonide ».

La communauté était dotée de terres, de bétail et autres biens par des familles et des dignitaires locaux — sans doute aussi par l'empereur. La prospérité aidant, elle édifiait une église plus respectable, entourée de nombreuses cases qui abritaient le logis des moines, les écoles et autres services communs. Outre les dévots qui rejoignaient en nombre croissant la communauté pour des motifs purement spirituels, miséreux, vieillards et orphelins venaient y chercher le vivre et le couvert. La renommée de sainteté du monastère et de ses religieux se répandait au loin et l'on y amenait de nombreux malades de corps ou d'esprit que les hommes de Dieu devaient guérir miraculeusement. C'est ainsi que naquirent les pèlerinages réguliers. En outre, la plupart des grands monastères avaient sous leur autorité spirituelle des couvents



1



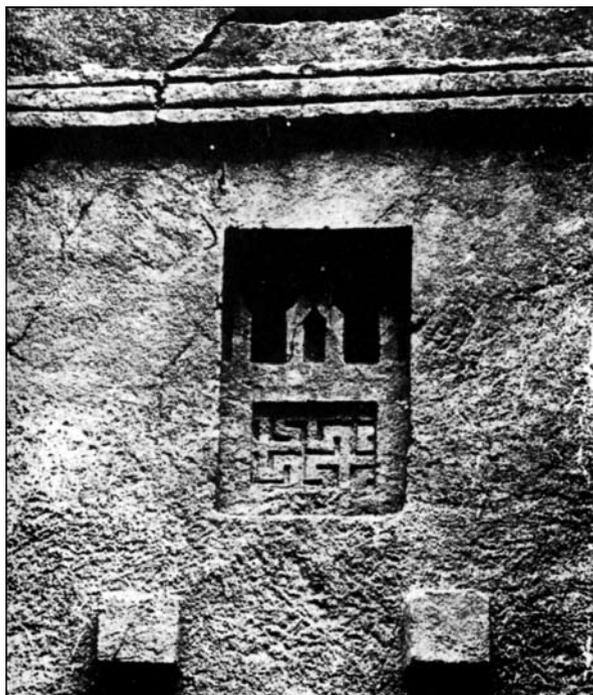
2

1; Lalibela. Église Saint-Georges :
vue aérienne d'ensemble de l'église excavée.

Source: « Afrique, continent méconnu », Sélection du Reader's Digest,
1979, Paris (photo G. Gerster/Agence Rapho).

2; Église Saint-Georges :
partie supérieure de l'église dans son excavation.
(photo E. Haberland, Institut Frobenius).

*Lalibela.
Église Saint-Georges : élévation verticale*



*Fenêtre de l'église
« Le Sauveur du Monde »
(photos E. Haberland,
Institut Frobenius).*

parfois éloignés de plusieurs kilomètres. La communauté, devant assurer la subsistance de tous ces gens, devenait bientôt un véritable village peuplé de centaines d'habitants. Abandonnant la simplicité des origines, chaque ordre édictait une règle complexe pour guider la vie communautaire; une hiérarchie de moines démocratiquement élue avait pour tâche de veiller au respect de la règle et de gérer les biens temporels de la communauté, qui s'enrichissait sans cesse.

La renommée spirituelle de ces monastères était également due à un autre élément: leur rôle éducatif. Chaque monastère entretenait à demeure un certain nombre de lettrés qui enseignaient, selon la tradition, la lecture, l'écriture, la musique sacrée (très élaborée dans l'Église éthiopienne), la poésie et la grammaire guèzes, l'histoire de l'Église et l'exégèse des Saintes Écritures²⁵. Les maîtres de la calligraphie et de la peinture religieuse étaient tenus en particulière estime: les grands monastères rivalisaient pour attirer les meilleurs spécialistes de ces disciplines, qu'ils comblaient d'honneurs et d'argent. Par souci de créer un climat culturel plus stimulant et de maintenir une émulation permanente au sein de la docte assemblée, les étudiants nécessaires en qui l'on discernait quelque promesse recevaient une aide matérielle. Ceux-ci pouvaient embrasser la vie religieuse en fin d'études soit en revêtant l'habit monastique de l'ordre, soit en devenant des prêtres mariés ou en remplissant d'autres fonctions ecclésiastiques. Mais le programme très sévère des études suivies dans ces établissements n'était pas réservé aux futurs hommes d'église. Jusqu'à l'époque moderne, les écoles monastiques gardèrent le monopole de fait de l'instruction et leur enseignement était une préparation essentielle aux futurs dirigeants du pays. Sans compter les privilèges dus à la naissance et à la fortune, le fait pour un individu de s'être distingué dans les hautes études religieuses était le plus sûr moyen d'accéder aux rangs de l'élite chrétienne. Comme nous l'avons vu plus haut, les membres de la famille «salomonide», qui vivaient en résidence forcée sur le mont Gishen, avaient à leur disposition des institutions d'enseignement du même genre et la plupart des hauts fonctionnaires de la cour ou des provinces étaient issus des écoles monastiques.

Plus que toute autre chose, ce fut grâce à cette position clé que l'Église occupait dans l'enseignement que son influence put imprégner, au long des siècles, toute la structure politique de l'Éthiopie chrétienne.

Ces activités religieuses, culturelles et éducatives existaient dans les antiques monastères du nord du pays depuis l'époque du royaume chrétien d'Aksoum. Mais il fallut attendre le dernier quart du XIII^e siècle et le premier quart du XIV^e pour qu'elles se propagent dans de nombreuses régions de l'Amhara et du Shoa septentrional. Au cours de cette première période, les communautés fondées par les disciples de Jesus-Mo'a se développèrent régulièrement. Les plus importantes étaient Debre Asbo (plus tard rebaptisé Debre Libanos), fondée au Shoa par l'abbé Tekle-Haymanot (vers

25. La meilleure étude récente sur l'histoire de l'éducation dispensée par l'Église éthiopienne est celle de S. Hable-Sellassie, 1972, pp. 162-175.

1215-1313), et Debre Gol, dans l'Amhara, due à l'initiative de l'abbé Anorewos et de Beselote-Mikael; il faut y ajouter le monastère insulaire de Daga, au milieu du lac Tana, que la tradition attribue à un autre disciple de Jesus-Mo'a, Hirute Amlak. À en croire les traditions hagiographiques de ces écoles monastiques, leurs disciples, une fois diplômés, s'enfonçaient dans l'intérieur du pays pour y fonder des communautés à eux. Toute la région, spécialement le Shoa, se couvrit de monastères et le nombre des prêtres ayant une formation solide se mit à grandir. Tout au nord de l'Éthiopie, un renouveau monastique analogue se manifestait sous la conduite d'un saint homme plein de ressources, l'abbé Eustateos, dont le zèle évangélique finit par atteindre les régions chrétiennes de Bogos, Marya, Hamasen, Serae et certaines parties du Kunama, dans ce qui est aujourd'hui l'Érythrée²⁶. Coïncidant avec l'annexion par Amde Tsion de nombreux territoires non christianisés, cette expansion à l'intérieur de l'Église était une véritable bénédiction. Avec l'assentiment de l'empereur, l'*abunna* (« évêque » égyptien) Jacob, alors chef de l'épiscopat éthiopien, se mit, semble-t-il, à organiser systématiquement les principaux ordres monastiques et à délimiter les diocèses dans lesquels chacun d'eux serait responsable de l'évangélisation et de la vie spirituelle des populations.

Nous avons vu plus haut qu'Amde Tsion implantait des garnisons dans les régions nouvellement conquises. L'empereur et son évêque égyptien renforcèrent ce mouvement d'expansion en recrutant des prêtres dans les monastères pour les envoyer vivre dans ces nouveaux territoires, au milieu des troupes chrétiennes. C'est ainsi que les églises et les couvents se multiplièrent peu à peu chez les Falacha, au Godjam, au Damot et même dans les fiefs musulmans d'Ifat, de Dawāro et de Bālī. Ils étaient comblés de concessions foncières, et, vis-à-vis de l'empereur chrétien, les populations locales étaient dans l'obligation de les protéger et de leur faciliter l'exercice du culte. Le manquement à cette obligation est souvent cité comme le motif principal des expéditions punitives de l'armée impériale. Si cette protection politique et militaire accéléra au début l'éclosion de communautés chrétiennes d'un bout à l'autre de l'empire « salomonide », les liens très étroits que l'Église maintint toujours avec le pouvoir politique allaient lui imposer, à la longue, de graves servitudes. Considérée par les peuples vassaux comme l'une des armes d'un pouvoir civil impérialiste et tyrannique, elle ne gagna jamais ni les cœurs ni l'âme des populations asservies. Malgré la puissante protection de l'État impérial, l'Église ne cessa de se heurter à l'opposition persistante des chefs spirituels traditionnels de ces peuples²⁷ et son sort fut inexorablement lié à celui de l'empire. Étant sous la dépendance économique totale du système féodal éthiopien, elle ne put jamais accéder à une véritable autonomie spirituelle et morale : en dehors des antiques provinces du Nord et des principaux centres de rayonnement chrétien installés en territoire conquis, son influence

26. On trouvera de plus amples détails sur les mouvements d'expansion de l'Église dans T. Tamrat, 1972 (1), pp. 156-205.

27. T. Tamrat, *JES*, vol. X, 1972b.

resta vraiment insignifiante. La pénible réalité se fit jour lorsque l'empire s'effondra, sous la pression de la *djihad*, dans les vingt premières années du XVI^e siècle.

L'expansion notable de l'Église durant cette période n'amena aucun changement dans ses structures essentielles. Elle demeura soumise à l'autorité spirituelle du patriarche d'Alexandrie, qui nommait des évêques égyptiens à la tête de la hiérarchie ecclésiastique de l'empire. Un événement particulièrement important fut la prééminence acquise par deux grands ordres monastiques, les « maisons » de Tekle-Haymanot et d'Eustateos. La « maison » de Tekle-Haymanot avait des assises plus solides du fait de ses liens plus étroits avec la cour du monarque; en outre, sa maison mère de Debre Libanos, dans le Shoa, lui valait l'obédience de la plupart des communautés religieuses de l'empire. Quant à la « maison » d'Eustateos, elle avait débuté comme minorité militante dans les premières années du XIV^e siècle et, bien qu'elle eût également fondé d'autres communautés dans le Tigré, en pays falacha, dans le Godjam et dans le Shoa pendant le XV^e siècle, ses principaux foyers de rayonnement restaient les monastères bâtis par les anciens disciples d'Eustateos en Érythrée, parmi lesquels celui de Debre Bizen devait jouer plus tard un rôle dominant. Cependant, il faut souligner qu'à l'instar de l'empire chrétien lui-même, l'Église éthiopienne restait très décentralisée. Même si les grands monastères tendaient à se classer par ordre d'importance spirituelle et historique, chacun d'entre eux était pratiquement autonome et presque indépendant de tous les autres. Cela est également plus ou moins vrai des couvents relevant d'un même ordre. L'épiscopat égyptien et l'empereur s'efforcèrent toujours de réduire cette décentralisation afin d'affirmer leur autorité directe sur les monastères en accordant des privilèges économiques et en faisant usage du pouvoir exclusif d'ordination exercé par l'évêque. Ils arrivaient à leurs fins dans le cas des nombreuses églises séculières desservies par des prêtres mariés, qui étaient toujours à la merci de l'autorité laïque, même sur le plan local. En revanche, les grands monastères défendaient jalousement leur autonomie et firent échec à l'établissement d'une puissante hiérarchie nationale. À la cour royale aussi bien que dans l'entourage épiscopal se trouvaient, bien entendu, un certain nombre de dignitaires ecclésiastiques dont les fonctions de conseiller spirituel des empereurs et de leurs évêques égyptiens leur donnaient un pouvoir certain. Durant la plus grande partie de la période considérée, les monarques choisissaient leur dignitaire ecclésiastique le plus prestigieux, l'*aqabeseat*, parmi les moines du monastère insulaire de Hayq; à partir du début du XVI^e siècle, ce furent les abbés de Debre Libanos (ils reçurent ultérieurement le titre d'*echege*) qui accédèrent à cette haute fonction. Mais la forte autorité qu'exerçaient ces ecclésiastiques dans tout l'empire venait surtout de leur position officielle à la cour impériale, et non de leur appartenance à une hiérarchie nationale, pourtant dotée de pouvoirs spirituels incontestés.

Le présent chapitre couvre la période historique la plus féconde de l'Église éthiopienne. Bien qu'elle n'eût pas réussi à s'implanter fermement et définitivement dans tous les territoires récemment annexés à l'empire, l'Église s'était, de toute évidence, acquise une très forte position dans de nombreuses régions où son influence était encore, à la fin du

XIII^e siècle, faible ou nulle. En dépit de leurs fréquentes rivalités, les ordres de Tekle-Haymanot et d'Eustateos jouèrent un rôle notable dans ce mouvement d'expansion. Mais le renouveau spirituel et culturel fut un facteur beaucoup plus important à l'intérieur de l'Église éthiopienne. Guidi et Cerulli ont donné d'excellentes études sur la littérature éthiopienne de cette période²⁸. D'autre part, on peut se faire une idée du développement des arts au cours de ces siècles grâce aux quelques manuscrits enluminés, diptyques et fresques d'église, richement ornées qui ont été conservés à travers les siècles par les soins jaloux des centres monastiques de l'Éthiopie médiévale²⁹. Cette renaissance culturelle fut suivie de près et encouragée par les empereurs, dont certains furent eux-mêmes des hommes de grand savoir. Le plus remarquable de tous fut l'empereur Zera-Yakob (1434-1468), qui contribua personnellement à cette production littéraire : il serait l'auteur de plusieurs traités de théologie³⁰. Par ailleurs, les nombreuses traditions hagiographiques de cette époque témoignent de l'intense activité religieuse qui régnait dans les communautés monastiques, dont certaines avaient entrepris, semble-t-il, la refonte complète du patrimoine ecclésiastique, liturgique et doctrinal. La période fut marquée par nombre de controverses doctrinales et de conflits portant sur la liturgie, questions sur lesquelles l'autorité du patriarche d'Alexandrie fut sérieusement contestée. L'esprit d'indépendance de l'Éthiopie s'était peu à peu renforcé, et la confiance accordée aux évêques égyptiens avait décliné au point que, durant le dernier quart du XV^e siècle, il y eut un mouvement puissant, mais avorté, de sécession totale vis-à-vis du patriarcat d'Alexandrie³¹.

Luttes entre chrétiens et musulmans — Entrée en scène des Portugais

Les liens traditionnels avec le patriarcat d'Alexandrie présentaient pour l'empire chrétien une valeur inestimable. Même si cette obédience gardait l'Église éthiopienne sous la tutelle constante de la hiérarchie copte d'Égypte, ces rapports constituaient la seule voie de communication qui rattachât l'Éthiopie aux antiques foyers chrétiens de Terre sainte et au reste de la chrétienté. Les empereurs et leurs principaux conseillers l'avaient toujours compris ; c'est pourquoi ils n'ont jamais laissé déboucher sur un schisme définitif les conflits momentanés qui surgirent au cours des siècles entre l'épiscopat égyptien et le clergé éthiopien. Le fossé religieux séparant leur pays des peuples voisins vivant des deux côtés de

28. I. Guidi, 1932 ; E. Cerulli, 1956.

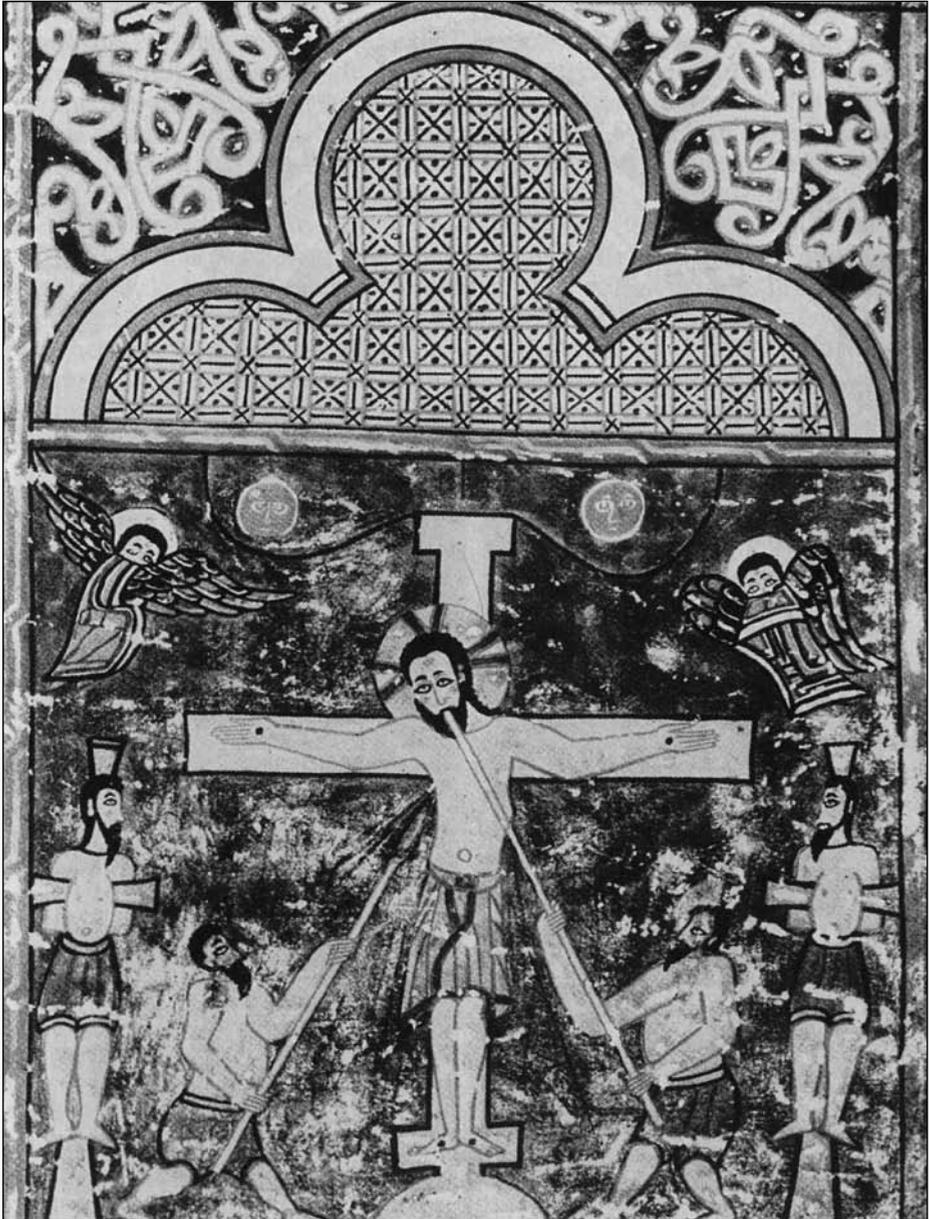
29. Une étude détaillée de l'art éthiopien durant cette période se trouve dans J. Leroy, 1963, pp. 61-76 ; voir aussi S. Chojancki, *JES*, vol. VIII, n° 2, 1970, pp. 21-65.

30. T. Tamrat, 1972 (1), p. 243, note 4.

31. T. Tamrat, 1972 (1), p. 230, note 4, p. 245-247.



Manuscrit éthiopien
du XV^e siècle.
L'arbre de vie
(monastère de Kebran).



*Manuscrit éthiopien
du XV^e siècle.
La Crucifixion
(monastère de Kebran).*



*Manuscrit éthiopien du XV^e siècle.
L'Annonciation (monastère de Yahya Giyorgis).
Sources des illustrations pages 482 à 484.
Éthiopie — Manuscrits à peintures,
UNESCO/New York Graphic Society, New York, 1961.*

la mer Rouge et du golfe d'Aden a toujours posé un grave dilemme aux empereurs d'Éthiopie sur le plan de la politique étrangère. Ils avaient, d'une part, le désir bien naturel d'exploiter leur qualité de chrétien pour nouer des relations et des alliances militaires avec l'Europe chrétienne, voire participer aux dernières croisades, et, d'autre part, le souci de mettre au point une politique plus réaliste de coexistence pacifique avec leurs voisins musulmans. L'Égypte des Mamlūk, État le plus prestigieux et le plus puissant de l'Afrique orientale, qui contrôlait fermement les voies internationales d'accès à la Méditerranée, détenait la clé de ces options politiques contradictoires. C'est pourquoi les empereurs « salomonides » menèrent, dès leur accession au trône, une diplomatie très circonspecte vis-à-vis de la cour du Caire et des pays arabes voisins, en particulier du Yémen, avec lequel les Éthiopiens entretenaient des relations commerciales suivies. Ils offraient toujours, dit-on, des esclaves des deux sexes, de l'or et d'autres présents aux sultans mamlūk chaque fois qu'ils sollicitaient l'envoi d'un nouvel évêque égyptien³². Ils écrivaient aux sultans pour les supplier de faciliter le passage des pèlerins éthiopiens se rendant en Terre sainte et d'assurer leur sécurité au retour.

Mais cette circonspection n'était pas toujours compatible avec le nouveau sentiment de puissance qui s'empara de l'Éthiopie chrétienne après l'annexion par Amde Tsion de vastes territoires musulmans. Du reste, on perçoit nettement, pendant toute la période qui a suivi le règne d'Amde Tsion, l'assurance de plus en plus agressive dont les empereurs firent preuve dans leurs rapports avec les Mamlūk. Puisque les sultans égyptiens prétendaient toujours protéger les intérêts de l'islam en Éthiopie, Amde Tsion et ses successeurs exigèrent bientôt, en contrepartie, que Le Caire respectât la liberté du culte et autres droits civils des chrétiens coptes, et que les Mamlūk prissent des mesures énergiques pour que la population cessât de persécuter les coptes d'Égypte. Il ressort des traditions coptes et éthiopiennes que ce conflit a commencé de s'aggraver dès le règne de Saïfa-Arad (1344-1370), fils et successeur immédiat d'Amde Tsion. Ce monarque aurait conduit, d'après le récit d'un voyageur italien qui parcourut l'Éthiopie au XV^e siècle, une armée jusqu'à la vallée du Nil en vue de prêter main-forte au roi de Chypre, Pierre de Lusignan, qui investissait Alexandrie en 1365³³. Al-Maḳrīzī rapporte que David I^{er} (1380-1412), fils de Saïfa-Arad, a envahi le territoire d'Assouan, vaincu les Arabes et saccagé les terres de l'Islam³⁴. Mais c'est l'empereur Isaac (1413-1430) qu'Al-Maḳrīzī désigne spécialement comme l'ennemi juré de l'islam: selon cet auteur, Isaac voulait réaliser une puissante alliance avec l'Europe chrétienne en vue de mettre fin à la suprématie musulmane au Proche-Orient³⁵. Un autre écrivain arabe du XV^e siècle, Taḡhībīrdī (1409-1470), décrit plus en détail l'histoire de la délégation qu'Isaac avait secrètement

32. E. Quatremère, 1811, vol. II, pp. 268-271.

33. C. Schefer, 1892, p. 148. Pour les autres conflits de Saïfa-Arad avec l'Égypte, voir J. Perruchon, *R.S.*, vol. I, 1893, pp. 177-182; E. A. W. Budge, 1928, vol. I, pp. 177-179.

34. E. Quatremère, 1811, pp. 276-277.

35. Al-Maḳrīzī, éd. et trad. F. T. Rinck, 1790.

envoyée en Europe, et dont les membres furent appréhendés sur le chemin du retour par les autorités égyptiennes d'Alexandrie. Le chef de la mission, un Persan fixé en Éthiopie, fut pendu publiquement au Caire et, parmi les marchandises confisquées par les Égyptiens, on trouva « un grand nombre d'uniformes sur lesquels étaient brodés une croix et le nom du *hati* en lettres d'or. Ils étaient destinés à l'armée éthiopienne³⁶ ». Quelque temps après, les relations redevinrent normales. Mais, lorsque Zera-Yakob (1434-1468) apprit que de nouvelles persécutions contre les coptes s'étaient traduites par la destruction de la célèbre église copte de Mitmaq (Al-Magtas), il adressa une lettre de vigoureuse protestation au sultan Jaqmaq (1438-1453). Ce dernier lui ayant fait porter une réponse ironique, Zera-Yakob fit arrêter le diplomate égyptien porteur de la lettre et il le maintint quatre ans en détention³⁷. Cette outrecuidance manifestée par les empereurs d'Éthiopie du XV^e siècle contraste étrangement avec le ton plutôt obséquieux du fondateur de la dynastie « salomonide », Yekuno-Amlak (1270-1285), qui, dans ses lettres au sultan d'Égypte Baybars, se disait lui-même « le plus humble des serviteurs du sultan³⁸ ». Elle n'est pourtant que le reflet des bouleversements survenus depuis la fin du XIII^e siècle.

Ceux-ci ont eu pour l'Éthiopie chrétienne un certain nombre de conséquences sur le plan international. Malgré les graves difficultés personnelles qu'ils rencontraient, les moines éthiopiens étaient de plus en plus nombreux à entreprendre le pèlerinage en Terre sainte. Un témoignage isolé, se rapportant à la période comprise entre le XIV^e et le début du XVI^e siècle, indique l'existence d'une chaîne de petites communautés éthiopiennes dans certains monastères égyptiens de la vallée du Nil, au mont Sinaï, en diverses localités de la Terre sainte, en Arménie, sur les îles de Chypre et de Rhodes, et dans plusieurs villes d'Italie, telles que Venise, Florence et Rome. Partout où ils se rendaient, ces Éthiopiens vantaient à leurs coreligionnaires les conquêtes d'Amde T'sion, de ses successeurs et l'expansion de leur empire. Sans doute ces voyageurs avaient-ils exagéré en parlant des richesses immenses, des ressources inépuisables et de la puissance prodigieuse dont disposaient les empereurs d'Éthiopie. Mais ce fut précisément au début de cette période que l'on commença de confondre le légendaire « prêtre Jean » des Indes avec les monarques chrétiens d'Éthiopie. En outre, certains stratèges semblent avoir sérieusement envisagé d'amener l'Éthiopie chrétienne à participer aux dernières croisades. Ce dessein paraissait réalisable non seulement parce que l'on disait que les monarques éthiopiens étaient en train d'adopter une politique agressive vis-à-vis de l'Égypte, mais aussi parce que les Mamlūk cherchaient manifestement à couper toute communication entre l'Éthiopie et l'Europe. « [Les chrétiens d'Éthiopie]... auraient volontiers communiqué avec nous autres, Latins »,

36. E. Quatremère, 1811, pp.277-278. Taghribirdī (1382-1469), trad. W. Popper, 1957-1960, pp.59-61.

37. Al-Sakhawī, 1896, pp.71-72 et 124-125.

38. I.A.F. Mufaddal, éd. et trad. franç. E. Blochet, *P.O.*, 1973-74, vol. XIV, pp.384-387.

écrivait au XIV^e siècle un voyageur visitant la région, « mais le sultan de Babylonie (entendez l'Égypte) ne laisse jamais un Latin passer pour se rendre dans leur pays, de peur qu'il ne s'allie pour lui faire la guerre³⁹ ». Néanmoins, plus les Éthiopiens voyaient croître leur force et leur prospérité, plus s'affermissait leur volonté d'établir des contacts étroits avec le reste du monde chrétien ; c'est pourquoi, en dépit du sort malheureux qu'avait subi la délégation envoyée par Isaac en 1427-1429, son frère et successeur Zera-Yakob suivit son exemple : en 1450, il dépêcha en Europe une nouvelle ambassade. Celle-ci eut plus de succès : ses membres visitèrent au moins Rome et Naples, et sans doute regagnèrent-ils sains et saufs l'Éthiopie en compagnie de nombreux artisans et gens de métier européens⁴⁰.

Mais, en fin de compte, les Éthiopiens menaient une lutte sans espoir, car ils n'avaient aucun moyen pratique de mettre réellement fin à leur isolement. Outre le contrôle absolu qu'elle exerçait sur les voies internationales menant à la Méditerranée, l'Égypte des Mamlūk disposait de moyens de pression considérables sur le patriarcat d'Alexandrie. Des mesures rigoureuses prises contre le patriarche pouvaient facilement ébranler toutes les assises religieuses et politiques de l'Éthiopie chrétienne. Il y eut bien des tentatives de ce genre tout au long de l'histoire des relations égypto-éthiopiennes ; mais, lorsque c'était sur le point de craquer, les Éthiopiens étaient toujours obligés d'abandonner leurs positions extrêmes. Au XV^e siècle, la politique outrecuidante pratiquée par les monarques éthiopiens à l'égard des Mamlūk causa aux patriarches du Caire bien de la gêne et de l'humiliation. Nous venons de parler de cet envoyé égyptien du sultan Çağmağ à la cour de Zera-Yakob, que celui-ci fit arrêter et jeter en prison pour longtemps. En représailles, le sultan convoqua le patriarche, le fit rouer de coups et le contraignit sans doute à demander à Zera-Yakob la libération de l'ambassadeur emprisonné. En outre, apparemment après le retour de ce messenger, le sultan enjoignit (en 1448) au patriarche de s'abstenir de toute relation avec l'Éthiopie sans son autorisation expresse⁴¹. Les conséquences de cette sanction religieuse se firent sentir en Éthiopie durant plus de trente ans, et nul ne remplaça le dernier des évêques égyptiens de Zera-Yakob, qui était mort avant 1458. Il fallut attendre 1480-1481 pour qu'un nouvel évêque fût intronisé sous le règne du petit-fils de Zera-Yakob, Eskender (1478-1494), non sans que les Éthiopiens eussent adressé les suppliques habituelles, accompagnées des cadeaux d'usage, au sultan du Caire. On peut mesurer la vulnérabilité profonde de l'Éthiopie sous ce rapport et l'intense satisfaction de sa population lorsque la crise fut enfin dénouée, en lisant la chronique royale qui décrit les suites qu'eut l'arrivée du nouvel évêque : « Les prêtres devinrent nombreux, les églises furent restaurées et la joie se répandit dans tout le royaume⁴². »

39. E. Cerulli, vol. I, 1843-1847, p. 133.

40. F. Creone, 1902, vol. XXVII, pp. 3-93 ; vol. XXVIII, 1903, pp. 154-202 ; C. M. Witte, 1956, pp. 286-298.

41. Al-Sakhawī, 1896, p. 210.

42. J. Perruchon, *J.A.*, série 9, vol. II, 1894, p. 340.

La position de l'Éthiopie, trop éloignée de l'Europe et trop intégrée au Proche-Orient, lui ôtait toute chance de nouer des relations fécondes et suivies avec la chrétienté d'Occident.

Déclin de l'Éthiopie

La supériorité qui avait toujours été celle de l'empire chrétien dans l'équilibre des forces à l'intérieur de l'Éthiopie et de la Corne commençait aussi à donner, dans les trois dernières décennies du XV^e siècle, quelques signes de déclin. Le règne de Zera-Yakob avait marqué l'apogée de la domination chrétienne sur tous les territoires qui, au cours des cent cinquante années précédentes, avaient été conquis par les ancêtres de ce monarque⁴³. À l'intérieur même du royaume chrétien, cet empereur avait travaillé avec succès à la réconciliation avec l'ordre monastique militant d'Eustateos, dont la brouille avec le reste de l'Église éthiopienne avait, depuis un siècle, de graves conséquences politiques et régionales. Le roi s'était efforcé de réorganiser l'Église éthiopienne de fond en comble afin qu'elle pût exercer au mieux sa mission évangélique sur l'étendue du royaume, où il avait proclamé l'élimination et la répression de toutes les coutumes et pratiques religieuses traditionnelles. Savant théologien lui-même, Zera-Yakob avait mis fin, d'autorité, aux sérieux litiges doctrinaux qui divisaient l'Église et persécuté sans merci tous les moines dissidents. Il avait même voulu mettre fin aux déplacements incessants de la cour royale en fondant une nouvelle capitale à Debre-Berhan, dans le Shoa, où il établit une administration fortement centralisée. Pour ce qui est de la défense de l'empire, Zera-Yakob avait repoussé les attaques continuellement lancées contre ses provinces de l'Est par le royaume d'Adal, écrasé la révolte suscitée par son vassal musulman, le sultan du Hadyā, et affermi son autorité militaire sur les possessions sujettes les plus lointaines en réorganisant les garnisons frontières, auxquelles il affecta des troupes d'un loyalisme à toute épreuve. Sur le plateau de l'Érythrée actuelle, Zera-Yakob avait fondé une colonie de soldats maya recrutés dans une tribu de fameux guerriers du Shoa. Un port avait été creusé, sur son ordre, à Girar sur la mer Rouge, non loin de l'emplacement actuel de Masawah⁴⁴. Zera-Yakob n'avait cessé de s'attaquer à tous ces grands problèmes, avec succès dans la plupart des cas. Son règne marque véritablement l'apogée du développement culturel, politique et militaire de l'Éthiopie à la fin du Moyen Âge. Mais ce n'est pas sans de grandes difficultés qu'il avait mené à bien ses multiples entreprises, qui se heurtaient, de tous côtés, à une résistance organisée. Les ouvrages écrits de la main impériale, les chroniques et certaines traditions hagiographiques traitant de

43. La carrière de Zera-Yakob est étudiée plus à fond dans T. Tamrat, 1972 (1), pp. 220-247.

44. C. Conti Rossini, série 5, vol. XII, 1903, pp. 181-183; J. Kolmodin, *AEO*, n° 5, vol. V, pp. 1-3, 1912-1914.

cette époque montrent que l'activité inlassable du monarque avait déchaîné une grande agitation politique; il y eut même quelques complots pour déposer l'empereur. Ces textes révèlent également que Zera-Yakob usa de la manière forte pour écraser toute opposition de ce genre, et nombreuses sont les histoires d'ecclésiastiques de haut rang et autres dignitaires qui furent condamnés à la détention dans quelque terre d'exil lointaine. En fait, l'un des premiers actes officiels de son fils et successeur Baida Mariam (1468-1478) fut de gracier un grand nombre de détenus politiques et de desserrer l'étau du pouvoir centralisé que feu son père avait voulu instaurer dans sa nouvelle capitale de Debre-Berhan. Cependant, ce relâchement de la main de fer avec laquelle Zera-Yakob avait gouverné n'allait pas tarder à provoquer une nouvelle explosion de révoltes sur plusieurs fronts et, bien que le jeune roi fit de remarquables efforts pour l'endiguer, jamais il ne fut de taille à égaler la redoutable autorité de son père. De sérieuses dissensions internes suivirent le bref règne de Baida Mariam qui, à sa mort, laissait deux fils mineurs, dont aucun n'était encore en âge d'assumer les responsabilités impériales. Il s'ensuivit des querelles de succession entre partisans des deux jeunes princes, qui se prolongèrent plusieurs années et minèrent la puissance de l'empire chrétien⁴⁵.

La première grave défaite que subit l'armée chrétienne sur le front d'Adali eut lieu sous le règne de Baida Mariam, et l'on peut dire que, depuis lors, le déclin de la puissance chrétienne, tant en Éthiopie que dans la Corne de l'Afrique, ne cessa d'empirer jusqu'à l'effondrement final provoqué par la *djihād* de l'imam.

45. T. Tamrat, 1974, *Cahier* n° 91, pp.526-533.